

Introduction . La coopération scientifique bilatérale et l'interculturel dans l'activité de recherche.

Bruno Ollivier

C'est une rencontre qui a donné lieu aux textes qui composent ce recueil, qui porte donc la marque d'une vision de la recherche en communication et des conditions d'une coopération scientifique internationale. On voudrait ici expliquer comment est née cette rencontre, quelles ont été les conditions de l'échange scientifique, avant de se demander plus généralement si un des intérêts d'une telle coopération ne réside pas, une fois qu'on a repéré et énoncé les convergences et complémentarités scientifiques de part et d'autre, dans les divergences irréductibles qui subsistent en termes de recherche entre deux pays.

LE PREMIER COLLOQUE FRANCO-MEXICAIN EN SCIENCES DE LA COMMUNICATION.

Ce colloque est né comme bien d'autres. Dans un premier temps, des facteurs personnels et aléatoires jouent un certain rôle dans toute rencontre. On suppose que sans les rendez-vous de Jakobson et Lévi-Strauss dans les bars de New York, la seconde guerre mondiale les maintenant dans cette ville l'un et l'autre, les échanges entre l'anthropologie et la linguistique structurale issue du cercle de Prague n'auraient pas été aussi féconds par la suite. Le projet de ce colloque est aussi né dans un bar. On n'en tirera pas de règle générale, sinon celle de souligner l'importance des rencontres de personnes, en deçà de la communication électronique.

Les institutions jouent ensuite leur rôle. Les deux associations scientifiques qui ont présidé ces rencontres ont estimé que les échanges scientifiques entre leurs membres présentaient un intérêt suffisamment fort. Ainsi en ont aussi jugé les institutions officielles mexicaines et française qui ont accepté de soutenir cette initiative matériellement. L'échange scientifique n'existe pas sans ces logiques d'organisation.

Une fois terminées les rencontres, restent les écrits. Ce qui subsiste à longue échéance de tels événements s'affranchit en grande partie des conditions initiales de production de l'échange. Ce sont les *memorias* ou les *actes* qui suivent ce texte. Chacun des deux termes suggère à sa manière que c'est là le plus important. Ceux qui regroupent cet ouvrage témoignent de la plus grande ouverture thématique. Il s'agissait là de la première rencontre de ce type et elle avait pour objectif de produire un panorama des champs scientifiques en communication dans nos deux pays.

Ces textes permettent de faire le point sur l'état de la recherche en France et au Mexique dans trois domaines distincts : l'étude des médias audiovisuels (radio et télévision), les questions soulevées par l'approche des identités et des cultures dans leur lien avec la communication, et le champ des technologies d'information et de communication. Un spécialiste présente ainsi un état de la recherche dans son pays. Ces deux textes sont à chaque fois suivis des présentations de recherches menées à leur terme. (Lors des rencontres, ces présentations étaient suivies de séances destinées à permettre l'émergence de groupes de recherche binationaux et de projets de recherche en coopération).

On se rencontre quand apparaissent un certain nombre de préoccupations scientifiques et sociales communes. Les situations du Mexique et de la France offrent plusieurs points de convergence, produits de la géographie et de l'histoire.

Chacun à leur manière, le Mexique et la France sont des voisins et alliés des États-Unis. La recherche en communication comme les industries de la communication ont à se déterminer fondamentalement par rapport aux positions de ce voisin important. L'obligation vitale de

cultiver sa différence et une certaine préoccupation identitaire constituent, dans de telles situations, un fonds commun qui unit au-delà des distances géographiques.

L'histoire a, par ailleurs, tissé depuis la dernière guerre qui les opposés des liens profonds entre ces pays, tous deux latins, et de tradition laïque et démocratique.

Une longue coopération universitaire, fondée sur l'échange de chercheurs et l'octroi de bourses d'études, de doctorat et post-doctorat, (dont il faut souhaiter que les gouvernements successifs n'oublient pas l'importance fondamentale à long terme), fait que nombre de responsables et d'universitaires mexicains ont eu l'occasion d'étudier et de travailler en France. Cette donnée explique leur connaissance de la langue et des travaux français qui surpasse celle que, majoritairement, les Français ont du terrain mexicain et de la langue espagnole. Il ne s'agit pas de réduire l'histoire des sciences aux trajectoires individuelles. Mais celles de beaucoup de chercheurs latino-américains expliquent pourquoi les Français peuvent travailler avec eux facilement : parce que cette coopération a tissé des liens culturels profonds.

LES CONVERGENCES ET LES DIVERGENCES COMME APPORTS DE LA COOPERATION.

Le premier effet de la coopération scientifique internationale en sciences humaines et sociales est de permettre la vérification d'hypothèses, la validité de méthodes, la pertinence de résultats sur des terrains auxquels on n'a pas accès soi-même. On peut ainsi comparer, valider, généraliser. La rencontre de spécialistes de son domaine de recherche permet d'enrichir considérablement la connaissance du réel, donc de stimuler la production de connaissances scientifiques. Qu'il s'agisse de télévision, d'université à distance, de communication d'entreprise, de l'utilisation des technologies d'information et de communication dans la mise en place de la démocratie locale, ces rencontres ont permis de confronter, de valider, d'élargir les points de vue grâce à l'afflux d'informations nouvelles et au dialogue noué.

Cette perspective justifie à elle seule l'importance des investissements personnels et institutionnels qu'impliquent les rencontres internationales.

Un second effet de telles rencontres est de permettre, parce qu'elles font se rencontrer physiquement les acteurs de la recherche, et rendent ainsi possibles des coopérations à long terme. Le travail à distance et l'utilisation des moyens électroniques de communication ne produisent pleinement leurs effets que si les acteurs ont par ailleurs l'occasion de se connaître et de se rencontrer en chair et en os. La transmission d'information ne remplace jamais la relation, qui la permet et lui donne son cadre, comme le dit Watzlawick. Il faut être victime d'une illusion technologique bien dangereuse pour imaginer que la technologie peut remplacer la communication en face-à-face. Le courrier électronique fonctionne mieux entre personnes qui se connaissent.

La rencontre de chercheurs d'autres pays présente un troisième intérêt qui, paradoxalement, provient des impossibilités de communiquer, des malentendus, du caractère irréductiblement différent de certaines approches, bref de l'aspect interculturel du travail. On voudrait suggérer ici qu'une des grandes richesses de l'échange international en recherche naît de l'observation de ce qui ne peut pas être échangé. L'intérêt, en ce sens, n'est pas tant de retrouver des préoccupations, des analyses, des méthodes communes appliquées dans chacun des deux pays, mais plutôt de repérer les limites de l'échange.

En effet dans les malentendus, les différences d'interprétation, les concepts qui semblent incongrus, les différences radicales, de futures hypothèses de recherche ou des remises en cause épistémologiques fécondes peuvent être repérées. En d'autres termes, il existe une dimension interculturelle dans la coopération internationale.

Au niveau épistémologique, c'est la différence irréductible qui peut offrir un enrichissement nouveau : quand la communication entre chercheurs ne semble pas possible, ce sur quoi elle bute peut révéler un point aveugle de la recherche. S'il prend la peine de s'y arrêter et d'y réfléchir, le chercheur peut alors repérer une hypothèse qui semblait tant aller de soi qu'il n'avait pas pris la peine de l'explicitier, ou un pan de sa propre idéologie qu'il avait intégré à ses résultats ou à sa panoplie conceptuelle tant tout lui semblait aller de soi. La rencontre d'une autre culture scientifique montre parfois, à celui qui accepte de le voir, que rien ne va de soi et que d'autres approches que la sienne existent.

Ces différences reposent sur des concepts différents, passent par des mots différents, dans des langues différentes. On relèvera ici quelques termes des deux langues de travail utilisées dans ces Actes. Soit parce qu'ils ne trouvent pas d'équivalent dans l'autre langue. Soit parce qu'ils font surgir, dans les traductions qui s'imposent des divergences radicales, des malentendus, des différences d'interprétation, des problèmes de traduction. Soit parce qu'ils révèlent des différences radicales dans la réalité observée.

Des découpages disciplinaires distincts.

Comment définir le champ de la recherche ? Quels sont nos objets de recherche ? Cette première question, classique pour les Français, renvoie à leur exception culturelle disciplinaire. Quelles relations établir dans nos échanges franco-mexicains entre *los estudios de comunicación* et *les sciences de l'information et de la communication* ? Le découpage disciplinaire diffère d'un pays à l'autre. Le développement des technologies d'information et de communication justifie de plus en plus aux yeux des chercheurs français la convergence croissante entre l'étude des médias et les questions de classement, d'accès et de stockage de l'information. Le découpage institutionnel mexicain laisse entier un champ de bibliothéconomie, avec ses objets de recherche, ses congrès, ses associations... Quels ponts sont possibles, quelles relations établir avec cette discipline, avec les *Ciencias políticas* (dont la faculté de l'UNAM recevait les travaux de ce colloque) ou avec l'ingénierie pédagogique informatique de Monterrey?

Domination et hegemonia.

Une fois posé le problème des limites de la discipline, un second cas de figure est constitué par les concepts à utiliser pour étudier le champ. On trouve souvent là des termes sémantiquement proches mais aux implications théoriques opposées. Seule la connaissance des écrits de l'autre culture permet de déminer les malentendus possibles. C'est le cas des concepts et théories expliquant les phénomènes de pouvoir, exprimés par *domination* et *hegemonia*.

Les relations entre le Nord et le Sud, singulièrement entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine, sont marquées par le pouvoir économique, culturel, militaire du Nord. Cette inégalité marque tous les champs qu'étudient les sciences de la communication : médias audiovisuels, presse, identité, cultures, TIC, etc.

La relation de pouvoir repose sur une violence, manifeste ou masquée, réelle ou symbolique et une inégalité entre le dominant et le dominé dans les théories de la domination telle qu'elle est décrite par exemple dans les écrits des années 1980 de Armand Mattelart, qui comparait métaphoriquement la domination exercée par les satellites de télécommunications au napalm. Plus généralement, dans le cadre d'une théorie de la domination, les *opprimés* que décrit la théorie marxiste (européenne à l'origine) subissent une oppression dont ils veulent se libérer. Ils sont opprimés et éventuellement *aliénés*.

La "*hegemonia*" décrit cette relation inégalitaire en lui associant une ambivalence fondamentale. Le dominé subit certes le pouvoir de l'hégémonie, mais il est aussi *séduit* par

le dominant, rêve de prendre sa place. L'*hégémonie* nord-américaine fait que le Latino-américain subit certes la domination des États-Unis qu'il est en même temps séduit par le modèle transmis. Il agit pour se l'intégrer et participer lui-même de cet univers hégémonique, comme le suggère Martín-Barbero à la même époque. Et il s'incorpore une partie de la culture du dominant en la faisant *sienna* (donc sans s'*aliéner*).

Les implications théoriques de ces concepts sont fondamentales. Dans le champ des médias audiovisuels, selon que la relation aux programmes produits par le Nord et les États unis sera décrite comme une relation de domination ou d'hégémonie le chercheur s'attachera plus à déceler des phénomènes de colonisation, d'aliénation (théorie du pouvoir) ou l'intégration des produits médiatiques aux cultures populaires (théories de l'hégémonie).

Les questions d'identité et de culture sont bien sûr au cœur de ces divergences. Les exposés de Jesús Martín-Barbero et de Jean-François Têtu ont donné lieu lors de ce colloque à des échanges vifs sur les implications de ces présupposés théoriques.

Dans le champ des technologies d'information et de communication, les conséquences sont du même type. Comment envisager l'université à distance, produite majoritairement par des pôles universitaires sans poser la question du pouvoir?

Consumo cultural et pratiques culturelles.

Les termes de *consumo cultural* en espagnol et de *pratiques culturelles* en français suggèrent un autre type de différence d'approche. Le *consumo cultural* est un concept défini longuement par Jesus Martin-Barbero, Nestor Garcia Canclini, Guillermo Orozco¹. C'est là la réalité socio-économique qui diffère. Dans le cas d'Etats forts intervenant par le biais de politiques publiques on peut s'imaginer qu'il existe des pratiques culturelles qui ne relèvent pas de la consommation. Mais, là où le secteur privé règne en maître, la conscience du coût, donc de l'aspect consommation, est plus vive.

Parler de *consommation culturelle*, c'est, en se rattachant à un courant des *Cultural studies/ estudios culturales*, assumer le fait que toute pratique culturelle (fût-elle la promenade dans un parc, la navigation sur Internet, l'entrée dans un musée gratuit, l'assistance à un office religieux...) représente la consommation d'un produit qui a un coût social et nécessite un investissement. La gratuité à laquelle croient facilement les citoyens du Nord et à laquelle renvoie facilement le terme "pratiques" n'est qu'apparente. L'entretien du parc, la production de pages Web, l'ouverture du musée, l'assistance à un office religieux... ont un coût, correspondent à un travail et à une production. Leur fréquentation est donc une *consommation*, même si dans les pays du Nord le rôle plus important des politiques publiques entretient le mythe de *pratiques culturelles* (gratuites) qui ne correspondraient pas à un travail de production. Dès que les politiques publiques sont plus faibles, l'illusion de la gratuité disparaît et le concept de *consommation culturelle* remplace celui de *pratiques culturelles*.

D'autres glissements sémantiques signalent des perceptions éloignées l'une de l'autre. S'agissant des politiques publiques, on parlera, dans de nombreux pays d'Amérique latine, de *gobierno* (gouvernement) là où en France on évoquera le rôle de *l'Etat*. L'assimilation de l'Etat à l'équipe qui exerce le pouvoir s'explique par des raisons politiques (traditions étatiques différentes) mais fait construire des analyses qui reposent sur des concepts différents. De même, la recherche en communication latino américaine développera un concept de *culture urbaine* (le continent s'est urbanisé totalement en 40 ans) quasiment inexistant en France.

¹ Soekel G (dir-), 1999, El consumo cultural en America latina, Convenio Andres Bello, Bogota, 460 p. Voir en particulier la première partie : Aproximaciones teorico-metodologicas.

Concepts et réalité sociale.

On peut aussi voir des concepts inconnus dans une langue, voire intraduisibles, occuper un rôle central. C'est le cas de la *Convivencia*, terme qui désigne à la fois un fait social (l'existence de règles qui organisent les relations dans une société, une classe, un immeuble, un groupe, un pays), mais aussi un objectif politique (faire que les citoyens coexistent -ne s'entre-tuent pas-, obtenir que le niveau de violence diminue), un objectif pédagogique, voire une discipline scolaire à part entière (comme c'est le cas en Colombie). Il s'agit tout à la fois d'éducation civique, d'apprentissage de la morale (ne pas tuer, respecter l'autre...) comme l'indique le sens étymologique: *vivre ensemble*. Peu de chercheurs français s'impliqueraient dans la mise en place d'un enseignement de la morale.

Mais l'urgence politico-sociale impose en Amérique latine l'émergence de concepts et de pratiques inconnus en Europe.

Tout comme l'enseignement de la morale, certains concepts s'imposent d'un côté de l'Atlantique, quand ils datent ou éveillent des soupçons de l'autre côté. Celui de *peuple* est-il opératoire pour un chercheur français du XXI^{ème} siècle ? Il risque plutôt de rappeler un Michelet bien ancien. Quelle place ont les concepts de *culture populaire*, de *folklore* dans le discours scientifique français actuel ? Les analyses produites sur *Loft story* en France et sur la *Telenovela* latino-américaine témoignent de divergences de fond sur les concepts de *culture* et de *peuple*.

On terminera cette évocation rapide des décalages et malentendus possibles dans la recherche en évoquant certains termes qui, malgré leur similitude totale, renvoient à des réalités si différentes qu'à n'y prendre pas garde, on peut croire parler d'un continent à l'autre des mêmes objets mais on ne se comprend pas toujours.

La *violence* désigne surtout en France quelques attaques de banques, des atteintes aux biens et des cambriolages. Qu'a-t-elle à voir avec la *violencia* qui désigne les enlèvements, l'attaque à main armée dans les restaurants ou dans la rue, l'assassinat d'opposants, les disparitions forcées (autre terme difficile à traduire) ? A partir de quel moment le concept est-il assez fort pour couvrir des réalités sociales différentes ? Jusqu'où le mot n'est-il en fin de compte que l'outil qui sert à croire qu'on parle de la même chose ?

L'urgence politique, sociale, éthique détermine la position du chercheur latino-américain de manière plus radicale que celle du chercheur européen qui jouit d'un confort intellectuel et social certain.

Les mêmes mots recouvrent ainsi des réalités mais aussi des postures sociales de recherche différentes. Telles sont les questions que la dimension internationale de la recherche, dès lors qu'elle est interculturelle, peut susciter légitimement.

L'intérêt des telles rencontres, de tels ouvrages est de faire connaître les terrains, les analyses les concepts utilisés «de l'autre côté». D'abord parce que leur connaissance enrichit la culture scientifique de chacun, et que les convergences permettent de développer et de renforcer le travail scientifique engagé. Mais aussi parce que l'approche des différences théoriques et sociales irréductibles présente une richesse inépuisable au plan épistémologique. Le chercheur, s'il accepte de reconnaître la différence de l'autre culture (scientifique en l'occurrence), s'enrichit dans la relation scientifique interculturelle.